Document généré le 17 avr. 2024 00:39

XYZ. La revue de la nouvelle

Une pourtant si jolie gorge

Micheline La France

Numéro 15, août–automne 1988

La laideur

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3096ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

La France, M. (1988). Une pourtant si jolie gorge. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (15), 21–24.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Une pourtant si jolie gorge

Micheline La France

Mireille exulte: on vient enfin de lui offrir un rôle. Oh! tout petit, presque rien, cinq courtes phrases dans la pièce à succès des Productions de l'Araignée bleue. Il faut un commencement à tout. D'ailleurs, après deux ans de chômage, ses rêves ont tourné court. À l'École nationale, quand elle travaillait à son monologue d'Hermione, Mireille disait simplement, sans vanité: «Moi, je ne peux jouer que les grands rôles, enfin, les personnages d'envergure, vous comprenez? Les soubrettes, rien à faire, je n'y arrive pas!» Mais voilà qu'en quelques semaines l'esthétique de Mireille a viré comme un catamaran sous le nordet. «Savez-vous une chose? Il faut un grand talent pour jouer les *petits*, pour trouver la note juste, habiter les silences, sentir l'humilité... Pas évident, ça, l'humilité!... Et puis, mémoriser cinq lignes, c'est rien, c'est rien du tout; mais se souvenir où les placer, tes cinq répliques, dans la séance, cela exige un authentique sens de l'écoute, non?»

Oui, Mireille exulte. Plus que jamais on la rencontre en ville, à l'apéro. Disciplinée, elle s'en tient à deux Perrier-citron: «Je ne vais pas compromettre ma carrière pour une vulgaire question d'alcool», lance-t-elle au-delà d'une rampe imaginaire vers son voisin de droite, à qui déjà, fume-cigarette en joue, elle demande du feu.

Depuis dix jours, critiques à l'appui, la pièce fait un malheur. «Ouais, quel malheur, pense Mireille, à peine cent vingt misérables sièges dans cette coquille d'œuf! Ce n'est pas ici que Justine Héroux viendra signer ses contrats de co-productions cinématographiques!» Cinq comédiens, trois hommes, deux femmes: la vedette, Véronique de Latour-Fendue (pas mauvaise, selon Mireille, mais plus très jeune) et elle, Mireille Lemire, dont aucun des papiers officiels n'a daigné faire mention. Mireille se produit enfin sur une scène et la gent médiatique l'ignore avec ostentation. Quelle pitié!

Il faut un commencement à tout et l'a b c de la future vedette, c'est encore d'être vue. En attendant de brûler ce qu'il reste de planches au Théâtre du Nouveau-Monde, Mireille consent donc à griller des *du Maurier légère* en ville, dans les bars à la mode. On ne sait jamais, un malheur ne vient pas toujours seul.

Le voisin de droite aujourd'hui est un vieux beau, bien mis, poli, parfait. Il dit s'appeler Charles. Va pour Charles, Mireille est de charmante humeur.

— Mireille Lemire! Bien sûr, je vous reconnais. J'ai vu votre spectacle au Théâtre d'Aujourd'hui.

— Ah! ooouiiii???

Mireille se fait toute ouïe. L'oreille droite lui allonge, lui étire, lui fait écran envers et contre l'épaisse rumeur du bar.

— Oui, c'est la cinquième fois que j'assiste au spectacle. D'ailleurs, je suis un fan des productions de l'Araignée bleue.

«Un maniaque», pense aussitôt Mireille, avalant une très pétillante lampée d'eau.

— Vous avez un immense talent, on vous l'a dit, sans doute?

— Oui, admet-elle en s'étouffant.

Qu'on s'étouffe avec tout autre chose que de l'eau, on prend une gorgée d'eau et le gosier se détend; mais, en cette occurence, que pouvait faire Mireille? Elle prit deux arachides salées dans le plateau posé entre eux.

— On vous applaudira un jour sur les grandes scènes du monde. Vous brillerez, Mireille, croyez-moi, vous êtes née star.

— Peut-être, rêve-t-elle tout bas en éteignant sa cigarette. Et vous? Qu'est-ce que vous faites dans la vie, au juste?

— Je suis P.D.G. d'une entreprise internationale de prêt-à-porter.

— Ah bon! Vous venez de trouver un support pour tenir votre linge!

— Pardonnez-moi, je ne suis pas certain de comprendre...

— Vous avez parfaitement compris.

Mireille s'est détournée de l'étranger dont les cheveux lui semblent blanchir à vue d'œil. Bêtement, personne ne la salue, ce soir. Le bar est bondé, comme toujours à cette heure, mais pas une seule de ces têtes ne lui est connue. Que du banal, du jamais vu. Elle se sent mouche des champs égarée devant l'antre d'un scorpion. Décidément, l'eau minérale ne lui va pas, ne lui va pas du tout.

— Un rhum Barbancourt, s'il vous plaît!

Mais l'autre est encore là, il n'a pas lâché prise.

— Alors, vous croyez que je ne veux faire de vous qu'un vulgaire mannequin? Mais vous n'y pensez pas? Rassurez-vous, je vois grand,

beaucoup plus grand pour vous, ma petite Mireille! Vous êtes une artiste, une grande artiste! Vous êtes ma mini-Sarah Bernhardt à moi! Je vous découvre, Mireille, comprenez-vous? Je suis prêt à miser ma fortune sur vous. Paris, New York, Los Angeles, et pourquoi pas, Tokyo, Pékin, Moscou? Tous vous verront, Mireille, ils seront à vos pieds!

«Un vrai fou, pense Mireille. Pourquoi faut-il que je tombe tout le temps sur des fous?»

Une petite voix en elle ricane doucement.

«Faut voir où tu fréquentes, ma grande! Tu voulais te faire voir, alors voilà, ça y est, on te regarde! Bon, tu le laisses prendre sa photo de toi et puis tu te tires. D'ailleurs, six heures dix-sept, le temps de finir ton verre, là, doucement, sans t'énerver surtout, sans t'attarder aux rides qui lui ravagent les joues à ce vieux laid d'au moins quarante-deux ans, oui, oui, ça va, sans rancune, tu lui dis gentiment avec ton plus joli sourire: Allez, au revoir!»

L'homme s'est tourné de trois quarts vers Mireille. L'embêtant, dans les bars, c'est le peu d'espace entre les bancs. Quand le malheur a décidé de ne pas venir seul et qu'il vous a vissé un pédégé de fanclub sur votre banc public, il est inévitable qu'une rotule intruse frôle — à peine, bien sûr — votre cuisse droite, juste assez cependant pour savoir que le rhum réchauffe là où il passe, et même vos plus sincères efforts de politesse.

Mais, oh! le pédégé vu de face, comme c'est curieux, ses yeux...? Non, les yeux, ça irait... Mais le regard, oh! là! là!... un trou béant! Le fin du fin de la bêtise qui se donne l'air profond! Si réussir sa vie vous fabrique une tête aussi moche, Mireille ratera la sienne, promis, juré!

Donc, Mireille s'est tassée résolument vers la gauche, évitant de justesse la main aux ongles impeccablement propres qui allait se poser sur la sienne. Oui, elle s'allume elle-même une dernière cigarette. Après tout, les loges vides au théâtre, rien de plus triste, mieux vaut attendre ici encore un petit quart d'heure.

La voix molle lui souffle à l'oreille:

— C'est bizarre, tu donnes l'impression d'une femme plus ouverte que tu ne l'es, est-ce que je me trompe?

— Ça dépend de l'ouverture qu'on vise.

— Tu es belle, Mireille, terriblement belle, le sais-tu? Mais on dirait que tu ne vis pas assez dans ton corps. Tu sais (je peux me permettre cette confidence, tu sembles assez discrète, enfin...), depuis cinq

ans, je suis en thérapie. C'est normal, de nos jours, de voir un psychologue, n'est-ce-pas?

— Oh! moi, vous savez, ce qui est normal ou pas...!

Mireille s'en veut. Pourquoi a-t-elle ouvert la bouche? Pourquoi a-t-elle cédé au plaisir de sentir les mots prendre forme dans sa bouche, au prix de les voir glisser aussitôt vers ce gouffre? Le regard vide du pédégé se fait plus intense encore, oui, plus chaud, plus pressant.

— Mon psychologue m'a dit d'écouter la voix de mes émotions, de mes désirs profonds. Mon psychologue m'a dit d'écouter mon corps. Ce que mon corps me commande, Mireille, c'est la seule valeur importante aujourd'hui pour moi.

Cette haleine gluante dans son oreille, non, non, Mireille voudrait encore se retenir, elle voudrait savoir encore se tenir en public, Mireille ne le veut pas vraiment, mais là (est-ce bien son corps qui lui commande cela de toute urgence?), elle sait qu'elle va crier:

— TON PSYCHOLOGUE NE T'A PAS DIT QUE TON CORPS FINIT JUSTEMENT LÀ OÙ COMMENCE CELUI DES AUTRES?

Le pédégé est interdit. Il ne s'attendait pas à recevoir, d'un trait, deux ans de laboratoire théâtral autour de la colère volcanique d'Hermione. Quels sons rauques, quel goût âcre, quels sauvages accents peut émettre cette — pourtant — si jolie gorge? Fossilisé, le pédégé!

Mireille mesure une dernière fois la béance qui tient lieu de regard au vieux laid, paie les consommations et sort.

Car au loin, au-delà de l'étroite bande de ciel lourd qui pend des toits, l'Araignée bleue l'attend.

Micheline La France est née à Montréal, en 1944. Elle a publié une biographie, *Denise Pelletier ou la folie du théâtre* (Laffont/Canada, 1980), un recueil de poésie, *Le Soleil des hommes* (Asticou, 1980), un roman, *Bleue* (Libre Expression,1985), et un recueil de nouvelles, *Le Fils d'Ariane* (La Pleine Lune, 1987). Nouvelliste, elle collabore à différentes revues dont: *XYZ*, *Moebius*, *Le Sabord* et *Brèves*. L'automne dernier, elle a participé avec 14 nouvellistes québécoises à un collectif intitulé *Qui a peur de...* (VLB éditeur, d'après une idée de *La Vie en rose*, 1987). Le texte s'intitule: *Le Printemps de Rose*.